

LE ZIG-ZAG

JOURNAL ILLUSTRÉ
POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET MONDAIN

Paraissant tous les Dimanches

* Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. *

* Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. *

RÉDACTEUR EN CHEF :

AYMÉ DELYON

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

RUE MOLIERE, 95, LYON

ABONNEMENTS :

Lyon et la France : Un an, 8 fr. 50 ; — 6 mois, 5 fr. ; — Trois mois, 3 fr.

Etranger le port en sus. — Envoyer montant de l'abonnement en mandat ou timbres-poste.

Les Annonces se traitent de gré à gré

ADMINISTRATEUR : ERUAL

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront remis à la Direction.

M. J.-J. GOUDET, fabricant d'enseignes, 9, rue Constantine, reçoit nos correspondances.

SOMMAIRE

A propos des journées de Juin, Marius Collomb. — Correspondance. Ant Brébion. — Contes en Zig-Zag, Aymé Delyon. — Fête musicale à Saint-Priest, Honoré Juillard. — La pension alimentaire, Joanny Brachet. — Les trois Devins, Edmond Martin. — Marthe. — FEUILLETON : La Gouvernante modèle, Erual.

Les personnes dont l'abonnement est fini au 24 décembre 1883, sont priées d'envoyer le montant de l'année 1884 en timbres postes depuis 15 centimes ou en un mandat-poste aux bureaux du Zig Zag 95, rue Molière, Lyon.

A propos des journées de Juin

Notre croquis nous reporte au souvenir de nos discordes civiles, à Lyon, durant le règne de Louis-Philippe. Cette leçon d'histoire ne sera point sans intérêt pour nos lecteurs, en raison des applications qu'on en peut faire à la situation présente. En effet, le progrès industriel qui suivit la paix de 1815, en agglomérant dans les villes une foule d'ouvriers, ne tarda point à imposer théoriquement et par les faits un redoutable problème : Que devait-il arriver si un excès de la production sur la consommation, dû à toutes sortes de causes, obligeait le fabricant à réduire le nombre ou le salaire de ses ouvriers. Or, à cette époque, comme de nos jours, trois partis faisaient pièce au pouvoir : les légitimistes, les bonapartistes et les républicains. Ces derniers, appartenant surtout à la classe ouvrière, n'imputaient leur misère qu'au gouvernement, opinion dans laquelle ils étaient d'ailleurs entretenus par les autres factions. Aussi les premières émeutes furent-elles celles qui éclatèrent à Lyon le 21 novembre 1831 et le 9 avril 1834. La première était donc plus politique que sociale. Elle avait eu pour précédents, à Paris, les troubles qui avaient accompagné le procès des ministres de Charles X, et le sac de Saint Germain l'Auxerrois et de l'Archevêché, protestation contre une manifestation légitimiste. Ce fut une lutte formidable : 40,000 tisseurs étaient sans travail, par suite de la concurrence étrangère. Le préfet, M. Bouvier-Dumolard, sur l'avis du conseil des prud'hommes, prit un arrêté fixant un minimum de rétribution, qu'il fut obligé de rapporter en présence des réclamations des fabricants. La ville se couvrit alors de barricades. Après deux jours de combats meurtriers, la troupe de ligne dut l'évacuer. Mais les insurgés, sans but, sans programme, sans idées arrêtées, ne jugèrent pas à propos de poursuivre leurs avantages

devant l'arrivée d'une armée de 32,000 hommes, commandée par le maréchal Soult. Quatre mois après, de nouveaux troubles eurent lieu à Grenoble et à Lunéville, tandis qu'à Paris éclatait le com-



plot légitimiste de la rue des Pavillons. La terrible invasion du choléra en 1832, dont fut victime Casimir Perrier, l'arrestation de la duchesse de Berry, vint faire trêve un moment et diversion aux agitations. Mais l'insurrection sanglante du cloître Saint-Merry, à

la suite des funérailles du général Lamarque, le procès des saint-simoniens, initiateurs des théories socialistes, provoquèrent à Lyon un second mouvement tout social, plus violent que le premier, gros de toutes les haines que celui-ci avait laissées contre le pouvoir. La dissolution de la garde nationale, la construction des forts détachés, les condamnations de deux journaux et l'interdiction du banquet de 6,000 couverts offert à Garnier-Pagès exaspéraient la population.

La société des Droits de l'Homme, d'abord organisée à Paris, s'établit à Lyon. Les fabricants ayant voulu diminuer de vingt-cinq centimes par aune les salaires, le travail fut arrêté. Toutefois les Voraces, pauvres Jacques-Bonhommes de l'industrie et du capital, étaient disposés à céder, quand l'arrestation de quelques-uns d'entre eux amena l'explosion. La lutte fut acharnée pendant quatre jours. Elle ne se termina que par la mort ou la capture de tous les insurgés.

Dès que Paris apprit le soulèvement de Lyon, il construisit les barricades ; mais le mouvement dit de la rue Transnonain fut comprimé par 40,000 hommes de troupes et la garde nationale, sous les ordres du général Bugeaud. Ce fut dans ces terribles circonstances que les Lyonnais arborèrent sur des drapeaux noirs ou rouges ces fameuses devises : Vivre en travaillant ou mourir en combattant ; — l'insurrection est le plus saint des devoirs, etc. ; — ces formules de la révolte au nom desquelles le peuple de Paris en 1848, bien qu'il eut alors la République, ensanglanta les journées de Juin ; aphorismes que Lamennais érigea en corps de doctrines aussi fausses que ridicules au point de vue religieux, puisqu'elles sont la négation même du christianisme, source unique de tout progrès moral et social, dans son esprit de résignation découlant de sa grande et sublime loi du sacrifice, du sacrifice qui finalement rapporte toujours plus qu'il ne coûte. Lyon oublia ses martyrs, ceux de la colline et ceux de la plaine ; ceux des premiers siècles de son histoire et ceux de 93, placés là comme l'alpha et l'oméga des vieux tombeaux de chaque côté du monogramme du divin maître, pro Christo, qui signifie aussi Pax. C'est qu'au-dessus du the struggle for the life, n'ayant pour objectif que le gain et le rosbeaf, il y a la lutte bien autrement intéressante pour la vie de l'éternité ; c'est qu'au-dessus du droit au travail, c'est-à-dire au gain, il y a pour le chrétien, comme pour le soldat, le droit au martyre, le droit à la gloire ; bien que le devoir, dit le P. Gratry, implique un certain effort pour se dégager des liens de la fatalité. Écoutons au surplus notre grand Victor Hugo :

FEUILLETON DU ZIG-ZAG

6

LA GOUVERNANTE MODÈLE

HISTOIRE LYONNAISE.

(Voir depuis le numéro 71.)

— Voyons, Madame, reprit avec bonté M. Sumène, me croyant en proie à une timidité insurmontable, confiez-vous à moi sans crainte, c'est un ami qui vous parle.

Je restais, à mon tour, sans parole.

— Monsieur, hasardai-je enfin, une action si simple ne mérite pas autant de louanges, tout autre aurait agi ainsi. Cependant ma position précaire me fait une loi d'accepter vos offres bienveillantes ; si, dans vos nombreuses connaissances, il se trouvait quelqu'un à qui une dame de compagnie fut nécessaire ; si un magasin de quelque importance voulait une personne dévouée à son comptoir ?... Enfin, Monsieur, je n'ai pas le droit d'être bien difficile, et un emploi quelconque me trouvera toujours heureuse de l'accepter. J'oserais, toutefois, Monsieur, vous demander une grâce, celle de venir de temps à autre, lorsque les exigences de mon service seront satisfaites, et cela le plus souvent possible ! accentuai-je avec âme... oui, embrasser Mademoiselle Anna...

Et joignant le geste à la parole, je couvris la petite mijaurée de brisiers émanant d'une tendresse véritable... toutefois, celle de la comédie dont j'ébauchais si laborieusement le premier acte depuis de trop longues minutes...

Voyant que l'héritière rendait mes caresses avec usure, je restai sagement à l'enlancer encore, à la bichonner de rechef dans ce lit digne d'une infante...

— Faites mieux, ajouta enfin le millionnaire, entraîné par les chatteries savantes prodiguées à son rejeton... Faites bien mieux, ici pour tous ; restez auprès d'elle, Madame !

Ne m'attendai-je pas à cela... mia cara, et pourtant un vertige, qui n'avait cependant rien de simulé, envahit ta sœur d'une façon si complète que je dus m'accrocher « pour de bon » aux rideaux d'Anna, qui m'attira contre sa joue avec un geste de meilleur augure vis-à-vis ma fortune rêvée... Dans ce trouble étranger à ma nature de juive superbe, je crus qu'il me valait mieux demeurer sans voix. Mais me tournant à demi vers le père, sans quitter la fille enlacée à mon corsage, je m'arrangeai, grâce à ma savante mimique, de façon à ce que mes beaux yeux pleins de larmes rendissent le silence cloquant.

— Ah ! mon Dieu, papa, voyez donc combien Madame est pâle, s'écria l'ingénue, me serrant plus encore.

Le papa fit rouler précipitamment un fauteuil où je me laissai littéralement tomber. Ce triomphe à mille lieues jadis et cet triomphe si facilement réalisé me laissait sans forces... je demeurai là anéantie

par l'excès de ma joie... Moi, qui, le matin, me considérais comme la plus anéantie des créatures... je me trouvais, au même soir, dans une sphère où mes goûts de reine n'auraient plus rien à désirer... Ah ! quel délire ! aussi... étais-je là, Noémie ! les regards à terre, en proie à toute la fièvre... sans trop de conscience de ce qui m'entourait... Allai-je donc entrer dans la même catalepsie qu'à l'hôtel de l'Europe... Je baissai la tête... la même torpeur inouïe me gagnait... toi, qui me connais seule, qu'en penses-tu ?...

Nécessairement, en me crut évanouie, car l'Anna sauta de sa couche à la sonnette qu'elle agita en désespérée, et M. Sumène s'empara de mes mains pour les frapper des siennes.

Ma sœur ! pense quel plaisir j'éprouvai à me voir ainsi dorloter... Mais tout passe en ce monde. Un froufrou soyeux se fit entendre du côté d'une porte, et une voix que je compris devoir appartenir à la vieille tante se mit à glapir depuis le couloir.

— Mon Dieu ! mes enfants, où êtes-vous ? N'avez-vous réellement aucun mal ?

Et la septuagénaire apparut, les bras tendus, vers notre groupe...

— Cette bonne madame Tatu accut l'attention de m'avertir bien doucement après les vèpres ; mais malgré l'assurance donnée que tous vous étiez sortis sains et saufs de cette malheureuse voiture, je ne puis rendre ma frayeur ressentie. En passant devant l'autel de la très sainte Vierge, je voulus éclairer un cierge d'actions de grâces ; mais cette digne madame Tatu m'avait déjà prévenue par

« Mais ne vous laissez plus entraîner ! résistez !
Résistez quel que soit le nom dont il se nomme,
A quiconque vous donne un conseil contre l'homme ;
Résistez aux douleurs, résistez à la faim ! »

Aussi le peuple est-il toujours hideux et répugnant dans ses revendications et ses représailles, si légitimes qu'elles paraissent. Toutefois ces erreurs furent aussi les illusions d'hommes vaillants et généreux, et le premier défi de ces barbares de la démagogie dont l'invasion doit nous régénérer, suivant une autre pensée du P. Gratry, de ce Platon chrétien, dans son beau livre de la Morale et la Loi de l'histoire. Tant il est vrai que les soi-disant principes, admirables et respectables dans les œuvres d'art comme dans les dévouements et les héroïsmes qu'ils inspirent, ne sont que de brillantes utopies, sans force et ne pouvant être invoquée contre cette évolution fatale et inéluctable, cette marche de l'humanité, sous l'œil de Dieu, qui s'appelle le Progrès. Or, il est bien visible que le Gesta Dei per Francos doit s'entendre aussi du travail révolutionnaire universel. La logique de l'histoire de France déborde sur le monde. L'ange déchu et saint Michel auraient troqué leurs antiques cris de guerre : *Quis ut Deus ? — Non serviam !*

Marius COLOMÈS.

Mon cher Directeur,

Je connais assez votre amitié pour vos collabos pour me figurer la douleur que vous avez dû éprouver lorsque vous m'avez soupçonné d'être allé faire un petit voyage d'agrément *ad Patres*.

Pour calmer vos cuisants regrets, vous m'avez sans doute préparé une larmoyante et ironique oraison funèbre. Eh bien, rendez moi un service, mettez là au panier. La littérature y perdra, mais vos lecteurs vous béniront de leur avoir évité d'inutiles sanglots.

Je suis Parisien depuis près de deux mois. Mon éclipse vous est donc tout expliquée. Pourquoi je ne vous ai point fait connaître mon absence de votre ville, le temps m'en a manqué, mon intention étant de joindre à ma lettre quelques lignes pour le *Zig-Zag*.

Je ne vous causerai point politique, quoique *Zig-Zag* le soit devenu ; nous nous casserions le nez : vous avez une faible pour le blanc, j'adore le rouge.

Que vous dirai-je du temps, qu'il est aussi détraqué ici que dans les autres villes ; m'étendre longuement sur les conséquences de cette température étonnante serait fastidieux et diablement en-dormant.

Vous parlerai de *Sapho*, cette forte et belle étude d'A. Daudet, ou des *Blasphèmes*, serait outrepassant de ma part ; j'admire et ne sors point d'un rôle passif, pour l'instant.

Mais je vous entretiendrai de la collection d'autographes de M. Alfred Bovet, dont la plus importante partie, la série des *inventeurs et explorateurs* et celle des *littérateurs*, sera vendue à l'hôtel Drouot, les 19, 20 et 21 juin.

Vous savez combien, depuis quelques années, le goût des autographes s'est universellement développé ! Le nombre des amateurs est considérable ; posséder une lettre, quelques lignes signées d'un homme célèbre est un bonheur envié et recherché. La collection est la passion du jour. Mais s'il est de nombreux amateurs et collectionneurs d'autographes, il en est peu qui aient un ensemble de pièces d'une réelle valeur soit comme importance documentaire, soit comme rareté ; c'est que, pour posséder certains noms, il faut presque être un Rothschild. Le nombre des importantes collections particulières est donc très restreint.

Celle de M. A. Bovet est une de celles-là. La partie mise en vente ne contient pas moins de 833 numéros où figurent les noms de Paracelse, Jycho, Bahé, Galilée, Kleper, Otto de Guericke, Kopernic, Joriceili, Cammi, Newton, Réaumur, Linné, Buffon, Vaucanson, Lalande, La Pérouse, Lavoisier, Mongolfier, Volta, Lacépède, Chappe, Humboldt, Gay, Lunac, Franklin, Arago, Ampère, Pasteur, etc., dans les savants.

les mains de son aimable Louisa, qui voulut me suivre pour s'enquérir de visu si Anna n'avait besoin de soins. Enfin, vous voilà tous ! précipita la dévote s'approchant de l'enfant, que je bordais de mon mieux, sans quitter mon fauteuil. L'Ursule recula étonnée de ma présence.

Je jugeai savant de me soulever avec lenteur et d'esquisser la plus profonde de mes révérences.

— Veuillez excuser, madame, dis-je humblement, je me trouvais dans la rue lorsque les chevaux ont failli s'emporter. Entendant des cris d'enfant, j'allai du côté du danger. J'ai été assez favorisée pour retirer moi-même votre mignonne de la voiture malencontreuse.

— Oh ! madame, dit la vieille me prenant ma main et me faisant rasseoir...

Elle se tourna stupéfiée vers ses neveux auxquels elle sembla demander une explication de beaucoup moins concise.

— Voici une manière romaine de conter une délivrance, s'empressa de répondre M. Sumène. — Sachez donc, ma bonne tante (et la voix du propriétaire devint vibrante), sachez donc que sans cette courageuse dame se jetant magnaniment à la tête du dernier cheval de Jules, nous étions perdus ; puis, voyant que grâce à elle on était à peu près maîtres de Moscou et d'Éclair, madame a dû se précipiter de notre côté, afin de retirer Anna de dessous la calèche. Tout cela si inopinément, que seule la rumeur publique m'en a instruit. Très inquiet vis-à-vis la pauvre Charlotte évanouie, je ne pris pas garde de suite à la disparition de votre

Bellet, Speke, Nordenskiöld, Flatters, Francis Garnier, Savignon de Brazza, dans les explorateurs.

Dans la série des littérateurs, la plus précieuse par l'ensemble et la quantité des noms illustres qui y figurent et l'intérêt des correspondances, on y trouve : Charles d'Orléans, Commines, Amyot, Ronsard, Malherbe, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, Descartes, Mlle de Scudéry, Pierre et Thomas Corneille, Scaron, La Rochefoucauld, le comte de Retz, La Fontaine, Molière, une des rares signatures qu'on possède de lui, Mme de Sévigné, Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, Mabillon, Mme de Maintenon, Boileau, les deux Racines, Fénelon, Regnard, Lesage, J.-B. et J.-J. Rousseau, Saint-Simon, Marivaux, Piron, Voltaire, Prévost, Gresset, Diderot, d'Alembert, Beaumarchais, Bernardin de Saint-Pierre, Mirabeau, Volney, les deux Chenier, Royer-Collard, Mme de Staël, Chateaubriand, P.-L. Courier, La Mennais, Lamartine, Scribe, Delavigne, Thiers, A. de Vigny, Michelet, E. Quinet, Littré, Hugo, Mérimée, Sainte-Beuve, Aug. Barbier, Proudhon, Musset, Gautier, de Laprade, Louis Blanc, Lecomte, de Lisle, Baudelaire, C. Feillet, Murger, Flaubert, les Goncourt, Renan, Dumas, Banville, Taine, Sardou, A. Silvestre, Coppée, A. France.

Et dans les littérateurs étrangers, on y voit figurer les noms de : Luther, Ulrich de Hutten, Libnitz, Frédéric II, de Prusse, Goethe, Schiller, Hoffmann, Schopenhauer, Henri Heine.

Pour l'Angleterre : Bacon, Swift, Yung, Pope, Maltus, Walter Scott, Bulwer, Lyton, Hackeraz.

L'Italie nous apporte les noms de : Machiavel, Guichardin, Arétin, Le Tasse, Beccaria, Alfieri, Manzoni, Silvio Pellico.

Les Pays-Bas, avec Erasme et Lipse.

La Suisse, avec Zwingli, J.-J. Rousseau, Mme Necker, Lavater, Sismondi, Jomin.

La Russie, avec Pouchkine et Yvan Tourgueniev.

Les États-Unis, Fenimore Cooper, Longfellow et Poë.

La collection de M. Bovet est non seulement l'ouvrage de plusieurs années de recherches patientes, mais une œuvre d'érudition remarquable par son homogénéité. Nombre des personnages remarquables cités plus haut correspondent entre eux, échangeant leurs idées et opinions sur leurs travaux et découvertes, et leurs lettres offrent un puissant intérêt historique et biographique. Un superbe catalogue, véritable nographie, a été établi par le soins du savant expert E. Charavay. C'est une merveille de bibliographie et de typographie qui perpétuera le souvenir de cette précieuse collection, dont les grands journaux parisiens ont longuement entretenu leurs lecteurs.

De temps à autre (je puis dire vous vous en souvenez), on parle à Lyon des statues d'Ampère, de B. de Jussieu, de Pierre Dupont. On traite ces questions en quatre lignes, puis l'on reste des années sans y revenir. Lyon aurait grand besoin de prendre Paris pour exemple ; ici, à peine une statue est-elle inaugurée que, de toutes parts, des comités se forment pour l'érection d'autres statues. C'est ainsi qu'après Alexandre Dumas père, Balzac et Béranger seront honorés, et que le grand peintre Eugène Delacroix se dressera sur une place de Paris. Le comité Delacroix, qui n'a pas encore un mois d'exercice, a déjà recueilli une somme importante, près de 7.000 fr. Tout ce qui a un nom dans les lettres et les arts a tenu à figurer comme membre du comité inaugural dont le président est Aug. Vacquerie. Le trésorier est M. Étienne Charavay, archiviste paléographe, 4, rue de Furstemberg.

Vous parlerai-je du Salon ? non, n'est-ce pas, ce sujet a été assez ressassé. Je ne vous parlerai pas davantage des artistes indépendants ; leur exposition est malheureusement par trop fantaisiste et provoque une trop bruyante hilarité.

Il y a aussi celle des *Diamants de la Couronne* au profit des Ecoles professionnelles. Elle n'offre absolument aucun intérêt. Quand on a vu les bijoux nationaux, toujours sous les pavillons dais qui les abritaient en 1878, on a tout vu.

Par exemple, une exposition qui offre le plus grand attrait, tant à cause de l'œuvre qu'elle renferme qu'au point de vue artistique,

nièce ; ce fut chez Lardet que je m'en aperçus... Un de mes amis, assistant à la bagarre, m'instruisit que la même dame qui avait jeté son châle à la tête de Moscou, avait dû emporter ma fille chez moi.

Je vous avouerai, madame, que je fus un peu étonné de l'enlèvement de mademoiselle, mais me rassurai à la simple idée que ce ne pouvait être qu'une des familières de la maison. Je dépêchai Georges, revenant de la noce ; il fut bientôt au-devant de moi, m'annonçant que ma fille était dans sa chambre avec une dame inconnue ; puis, il me fallut, à mon tour, subir les soins de mon domestique, m'emmenant, bon gré, malgré, conta débonnairement M. Sumène ; depuis le cabinet de toilette d'Anna, j'ai été forcé d'écouter ce qui se passait chez ma petite-fille et d'apprécier à quelle personne estimable nous devions la vie.

— Ah ! mon neveu ; ah ! madame ! exclamait la vieille tante, allant des uns aux autres, nous étourdisant tour à tour, suffoquée, étourdie par la joie ; puis se cramponnant à ta sœur :

— Voulez-vous que je vous embrasse ? me dit elle.

Et sans quitter le bras de son cher neveu, me saisit la main, et nous donna, l'un après l'autre, une accolade biblique où elle nous réunissait presque : serait-ce un présage ? Je t'avoue que cela me parut de bon augure. Puis, à son neveu :

— Avez-vous au moins remercié madame, cher Alphonse ?... Oui, n'est-ce pas ! Ah ! sainte Vierge, si ma petite Anna fut morte, je crois que j'eusse demandé à Dieu de me retirer aussitôt.

c'est celle des tableaux de Meissonnier, chez Georges Petit. Chose unique et qui ne se reverra peut-être jamais, toutes les toiles du peintre sont ramées et présentent un curieux intérêt.

Cette exhibition attire beaucoup de monde ; le nom de l'artiste, si discuté qu'il soit, n'en est pas moins un des glorieux de notre époque, et l'on ne peut se dispenser d'aller examiner et admirer son œuvre.

Sur ce, je termine mon long bavardage, vous secouant vigoureusement la main.

Cordialement votre

Ant. BRÉMON.

CONTES EN ZIG-ZAG

VIII. — En Sursaut.

Dès que Bathilde Roublard fut valide, elle se remit en chasse. La colossale enfant poursuivait en vain sans trêve d'œillades homicides les plus sensibles échantillons du sexe laid. Il ne se rendait point cet être désiré avant qu'on l'ait, tant maudit dès qu'on le possède, qu'on appelle d'avance maître seigneur, roi et ensuite : ours, tyran monstré. Il ne se rendait point ! La grosse Titilde s'en rongait les poings qu'elle avait énormes. Un ami un malin voulait repasser à un autre les dévorantes avances dont elle l'enveloppait. Soudain, grâce à lui, parut à l'aurore le brave Thimoléon, vieil astre que la grosse étoile jura, mordicus ! de s'attacher comme satellite. Voilà notre personnage ni gros, ni maigre, d'allures communes, de langage peu choisi, assidu chez les Roublard. Moins perspicacité, aimant ses aises, il acceptait en gourmet les diners savants, répondait en l'air à des questions qu'il jugeait sans but, mais se taisait en général, il avait la force d'inertie. Après vingt jours de ruses déployées autour de lui, de ruses à rouler le plus roué des Peaux Rouges, il fallait le constater, douleur ! on n'avait pas avancé d'un seul coup de rames sur le fleuve du Tendre.

Or voyant leurs diners disparaître et point de cœur se livrer, par sainte Catherine, la mère et la fille firent serment d'en finir là.

Mais quel moyen n'était pas épuisé ? O lumière ! Et la musique. La musique « l'art le plus propre à amollir la volonté des hommes » disait l'histoire romaine où Titilde relisait les mariages étonnants des Sabines.

Elle transforma un morceau du *Pré-aux-Clercs* en une description de l'époux convoité, le refrain devint :

Sois le roi de ma vie,
Ou bien je vais mourir !!!!!

Et un jour, après un bon dîner, tout le monde installé au salon. — Aimez-vous le chant, Monsieur ? demanda-t-elle de son organe le moins viril.

— Moi, moi ! quand j'entends des aveugles dans ma cour je leur lance des sous.

— Ah ! ah ! très bien !

— Permettez, permettez, Mademoiselle... Pour les faire taire.

— Ah ! ici ce ne sera pas la même chose ! affirma Bathilde, riant jaune.

— Sans aucun doute ! murmura par hasard Thimoléon, il étendit les jambes, renversa la tête sur le dossier de son fauteuil, laissa tomber les bras. Bientôt d'aise ses yeux papillotaient, sans souci d'un prélude tapageur au piano, peu à peu il s'endormit, et comme d'habitude fût aussitôt empoigné par un rêve tandis qu'il digérait lentement.

En dépit du calme de sa nature, son sommeil était toujours houleux. Parfois il gesticulait, son réveil hargneux devenait féroce si on l'éveillait brusquement. Ne pouvant le voir que de côté, la valeureuse Bathilde jugeant en sa faveur l'agitation du récalcitrant enfait avec une vigueur rare, sa voix de baryton. Le rêve de Thimoléon se changeait en cauchemar, il se voyait au lit, malade, agacé jusqu'aux moelles par les cris acides d'un aveugle brillant le *Pré-aux-Clercs*. Il se démenait dans ce songe vrai, à moitié vrai.

— Ne parlez pas de cela, bonne tatan, dit la petite mauviète, nous sommes tous vivants encore pour vous aimer... et voici Madame qui va faire comme vos neveux, vous aurez une nièce de plus... Voulez-vous ? dites, ma bonne tatan.

— Peux-tu émettre une question semblable, répondit la vieille Ursule ; mais vous, Madame, y consentiriez-vous.

— Pensez donc, tante, Madame ne va plus nous quitter...

— Serait-il vrai ? demanda presque joyeusement la dévote.

— Merci, Mademoiselle, balbutiai-je, tremblante ; permettez-moi de refuser l'offre trop généreuse que monsieur votre père a formulée. Veuillez réfléchir, insistai-je en m'adressant au Crésus, que je suis une inconnue pour cet hôtel, où mon installation ne doit être acceptée sans le remords chez moi d'abuser de votre générosité parfaite et pour vous sans la moindre appréhension, tout en m'étant utile, de connaître surtout si l'on peut m'en trouver digne. Je suis à Lyon presque d'hier, mais à Bordeaux, que j'habitais, sœur Thérèse, supérieure des Dames Ursulines, qui élève ma fille... Mon adresse, ici, est à quelques pas de vous, quai de l'Hôpital, 12, au cinquième, Mme du Boys... et si, dans quelque temps, vous n'avez pas trouvé de gouvernante, je serais très heureuse de me voir choisie... Je sais quelque peu musicienne et peintre... Entr'autres notions, glissai-je finement, je crois pouvoir dire que je possède cinq langues... Je puis servir de répétitrice au besoin.

— Nous le tenons! conclut en à-part la solide gaillarde. Que mon chant le trouble! Que n'y ai-je pensé déjà! Nous serions mariés à cette heure. La maman — très myope, — souriait avec la satisfaction infernale d'une femme inquisiteur qui va avoir un gendre à mettre sur le gril.

Bathilde poursuivait ses clameurs, vit Thimoléon faire un soubresaut violent contre l'aveugle de son cauchemar, et se dit affolée: Je le tiens! je le tiens! Il va se ruer à mes pieds.

Sûre de provoquer cet état définitif, la forte fille, d'un ratissant coup de gorge, clama son dernier:

Sois le roi de ma vie,
Ou bien je vais mourir.

— Meurs donc! et f... moi la paix! beugla Thimoléon s'éveillant en sursaut.

Aymé DELYON.

Dimanche, IX^e conte-monologue: **Ce qu'on me voulait.**

FÊTE MUSICALE A SAINT-PRIEST

Malgré le mauvais temps de dimanche passé, la commune de Saint-Priest était en liesse, dans chaque rue des girandoles de feuillage allaient d'une maison à l'autre; ce charmant village était pavoisé comme pour une fête nationale. La fanfare « les Enfants de Saint-Priest » dirigée par M. Jacquet, était venue à la gare de attendre les artistes qui avaient bien voulu prêter leur concours à cette solennité; citons M. Luigini, notre sympathique chef d'orchestre des théâtres de Lyon. Pour la partie chorale: l'Union Gauloise, société de la plus grande espérance, dirigée par M. Chignard, et les Enfants d'Ozon, directeur M. Loubet. Parmi les dames, on remarquait M^{lle} B. Sivori, notre charmante artiste des Célestins; M^{lle} Poncet, élève au Conservatoire, à qui nous prédisons dans sa carrière, une route parsemée de fleurs; M. Javid, également du Conservatoire, doué d'une voix de basse splendide, a magistralement enlevé de concert avec M. Desflaches, fort ténor, le duo du 4^{me} acte de la *Juive*, puis avec M^{lle} Poncet le duo de la *Fille du Régiment*. M^{lle} B. Sivori a été on ne peut plus excellente dans les différents morceaux qu'elle a exécutés, notamment dans une valse chantée, *Mon beau Rêve*, par M. Luigini. Nous allions oublier M. Grasside, ténor léger, membre de l'Union Gauloise qui a été très applaudi.

Après le concert un dîner splendide a été offert par la commune. Nous l'avons cependant abrégé, aiguillonnés comme nous l'étions par un splendide bal champêtre, grâce aux Enfants de Saint-Priest, duquel à minuit on s'est retiré à regret.

HONORÉ JUILLARD.

La Pension Alimentaire

C'est encore un de ces nombreux établissements parisiens spécialement réservés aux indigents. Vous le connaissez sans doute: n'importe entrons!

Il est sept heures, le labour quotidien est terminé, des groupes d'ouvriers vont prendre là le repas du soir. Le salle vaste et aérée peut aisément contenir cinq à six cents personnes. A votre gauche, les fourneaux ronflent, et les consommateurs assiègent les guichets. Dans toute la salle c'est un bruit incessant et confus, un va-et-vient perpétuel.

De temps en temps, vous entendez quelques sonores éclats de rires.

Oui, cher lecteur, on rit aussi quelquefois à la *Verrerie*, selon l'expression employée par les habitués. Que voulez-vous! Leurs rires sont autant de défis jetés au nez de la misère. Ils rient pour oublier le passé triste, pour rendre le présent joyeux et pour narquer l'avenir!

Là, cette péroraison lancée au milieu de l'admiration silencieuse du naïf auditoire, je me levai définitivement, ne marchant pas les prosternations, les sentant bientôt finies... A l'instant où je me penchai vers Anna pour le baiser et la clôture, la petite fillette recula la tête, se mit sur son séant et me clôtura par le cou.

— Vous n'êtes pas de parole, chère Madame, câlina-t-elle, vous m'aviez promis que si je me couchais docilement, vous me conteriez une très belle histoire... Je vous ai obéie et cependant vous partez?

Décidément, ma sœur, cette petite niaise avait de l'esprit ce jour-là.

— Restez donc, Madame, au moins pour raconter la belle histoire à cette enfant gâtée, souligna M. Sumène... Après le dîner, j'aurai l'honneur de vous reconduire.

Comme je voulais encore me voir supplier, ce fut au tour de la vénérable:

— Madame, écoutez mes enfants, je vous en conjure; du reste il faut tout à l'heure que je sois rendue à une assemblée de charité, dont j'ai l'honneur d'être présidente... Anna me montre grand besoin de repos après les secousses subies... La seule domestique à la maison aujourd'hui doit rester au lit. Veuillez donc, dès ce soir, entrer en fonctions.

— Jusqu'à ce soir seulement, dis-je en m'inclinant à ravir. Vous savez, Madame, que je me suis permis de mettre des conditions à mon bonheur, et pour sa garantie, je dois être ferme contre moi-même.

Ce restaurant propice et charitable est un musée vivant de toutes les conditions sociales.

Le bachelier sans emploi, le pauvre maître d'études, le rapin d'guenillé, le bohème littéraire et le musicien inconnu viennent y conlaver le maçon et l'Auvergnat porteur d'eau.

Vous saurez là beaucoup de choses: histoires d'enfants prodiges, confessions lamentables ou grotesques, odyssées banales, mais toujours intéressantes des filles s'adites.

Ecrivains et philosophes! allez pénétrer dans cette sorte de caravansérail, remuez, fouillez et choisissez dans ce tas de misères humaines: vous reviendrez satisfaits de votre butin.

Joanny BRACHET

Les Trois Devins.

M. Edouard Oholowicz, bien connu par ses nombreuses et originales productions musicales, vient de triompher à l'Ambigu, où son frère, M. A. Okolowicz, vient de donner la première représentation des *Trois Devins*, opérette en trois actes, de MM. Hennequin et Valabrégue.

La partition est charmante d'un bout à l'autre, et je saisis cette occasion pour adresser tous mes compliments au compositeur, un chansonnier aussi, qui a tenu ce qu'il promettait.

L'interprétation est excellente. Citons en tête la joyeuse Desclauzas, la mignonne Bérangier et la jolie Buisson, ainsi que l'élégant Alexandre et l'épique Courtès.

Auteurs, directeur, artistes ont droit à tous mes meilleurs souhaits, ainsi que M. Edmond Benjamin, à l'aimable secrétaire dont la courtoisie a fait merveille.

Edmond MARTIN.

MARTHE

Marthe est une belle fille
Qui vit fleurir cinq printemps,
Un cœur d'or, un œil qui brille,
Joyeuse par tous les temps,
Charme, attrait, que sais-je encore,
Je suis mère et je l'adore.

Qu'il est profond son noir regard,
Nul ne le voit aux enfants d'ordinaire;
Il vous maîtrise sans retard
Par sa puissance involontaire.

Quel doux trésor dans son âme est enfoui,
De l'énergie au cœur, des caresses candides,
De son esprit si vif les élans si rapides.
O Marthe! frais bouton bientôt épanoui.

Allons, grandis, ma belle enfant,
Ta tâche ici-bas est tracée;
Reste, si tu le peux, pourtant,
Au miel de ta cinquième année.

Endors-toi dans la foi d'un brillant lendemain,
Plus doré que le soir d'un jour pâle et serain,
Ne sachant de la vie aucune des souffrances,
Croyant qu'elle accomplit toutes nos espérances,
Comme la vertu croit à l'immortalité,
Comme l'œil croit au jour; l'amour, la vérité,
Comme tu crois ta mère... Elle, en ta pureté!

Les neveux et la dévote se considérèrent en silence. Je dus leur paraître, moi, pauvre inconnue, leur égale au moins. Oneques, je rattrapai mon doux fantôme, que je portai doucement vers le chevet d'Anna, demandant d'une voix moelleuse quelles histoires on connaissait déjà.

Deux coups frappés à la première porte indiquèrent probablement à M. Sumène qu'on le réclamait au dehors, car il salua et sortit. La tante consulta la pendule marquant quatre heures, elle me demanda la permission de se retirer... pour revenir bien vite, ce dont, je t'assure, je me souciais médiocrement, car cet excès de dévotion m'effrayait pour l'avenir.

J'avais déjà analysé le négociant... du reste, ce n'était qu'un homme... nous en avons connu cent... Mais une femme, doublée de dévotion... un phénix pour ta sœur... Bravement, je dus entreprendre pour l'Anna une sempiternelle ballade allemande... en souvenir de l'officier du matin. Je lui devais bien cela? ne m'avait-il donc pas porté bonheur en quelque sorte... Je rendis ma voix douce et traînante... je vis de suite que mon sujet était aussi nerveux que faible... Les sons arrivèrent à son cerveau comme un murmure de fontaine cachée, et cela joint à l'éther sucré que je lui administrai à dose graduée dans le courant du récit, obtinrent le but proposé... j'endormis Télémaque, et le sage Mentor fut enfin libre de s'abandonner à ses pensées... La nuit était venue... J'entendais, bien abritée cette fois-ci, le vent du nord, secouant les branches sans feuilles du quai de l'Hôpital, puis donnant la chasse au grésil des vitres... j'avais chaud, et mon bonheur inouï me pétrissait l'âme... Tous les honneurs de la journée me restaient...

DESTRUCTION INFAILLIBLE

des Punaises, Puces, Poux, Mouches, Cousins, Cafards, Mites, Fourmis, Chenilles, Charençons, etc.

Le Kilog., 42 fr.; 100 gr. par poste, 4 f. 95.

E. GALZY, fabricant. 28, rue Bugeaud, LYON

LIQUEUR DES DAMES (Voir les annonces à la quatrième page).

BON MARCHÉ EXCEPTION N°1

GRAND ASSORTIMENT
d'Articles Riches

Mi-Fins et
Ordinaires

MAISON

S. GESSE

5, Rue Puils-Gaillet, 5
(près la place des Terreaux)

LYON

Envoi de cartes d'échantillons sur demande

A LA RENOMMÉE

44, place de la République, 44

Cette Maison, la plus importante de Lyon est toujours parfaitement pourvue de chaussures dans tous les prix pour Dames, Hommes et Enfants.

CHAUSSURES DE CHASSE, D'EXCURSIONS, DE CÉRÉMONIE ET DE LUXE
HAUTE NOUVEAUTÉ

Chaussures pour Law Tennis

A L'OCCASION DES FÊTES

ARRIVAGES CONSIDÉRABLES

800 COMPLETS

50, 44,
et 50 fr.

COSTUMES

Enfants tout âge

Vêtements 1^{re} Communion

25, 35 et 50 francs

Place St-Nizier, 3, et rue St-Pierre

LIBRAIRIE LÉON VANIER

Paris, 19, Quai Saint-Michel, 19, Paris

Nouveaux ouvrages extraits du catalogue général
envoyé franco contre demande affranchie.

Douay à Wissembourg, Poésie, d'AL. FAGANDET, brochure..... 5 fr. 50

Napoléon Épiques, Poème épique, par A. VIGUIER. Deux volumes in-18, brochures..... 7 fr. 50

Les Villanelles, de J. BOULMIER Poésie en langage du XV^e siècle, avec une jolie eau forte de LALAUZE, joli volume in-18, impression de luxe (tiré à petit nombre)..... 5 fr. 50

Poésies, Stances et Poèmes de MARSANT. Un joli volume in-18, imprimé par Jouaustbèché: prix..... 1 fr. 50

Le Gérant: P.-M. PERRELLON

Lyon. — Imp. Perrellon grande rue de la Guillotière, 28

Au sujet des renseignements, je me voyais bien un peu en souci, tu le comprends; l'archevêque, qui m'a fait faire ma première communion, bénit mon fameux mariage lorsqu'il était aumônier; l'archevêque d'aujourd'hui, qui a quitté l'armée aussitôt après, m'a, heureusement pour mes projets actuels, perdue de vue jusqu'à la savante visite dont je le régala à mon départ... L'archiprêtre catholique, tout mitré qu'il soit, n'est donc nullement à craindre. Puis, sous le précieux prétexte du bonheur qui m'arrive, je compte bien lui écrire de manière à en retirer des renseignements de choix. — Quant à ma marraine, qui migeotte notre fille dans son couvent, que veux-tu que j'en redoute.

Dieu d'Israël! je respirais enfin, après des siècles angoissés. — Le *fluide de Samson* m'avait servi et me servirait encore, je le sentais... — Ma sœur, dans tout et partout, n'est-ce point le premier pas qui est décisif? Et celui-ci, quelle pierre d'assise ne venais-je de cimenter pour l'édifice d'une gloire durable?

Le souvenir du colonel me traversa l'esprit... s'il allait me rencontrer, me reconnaître! Je n'avais, certes, aucune peur qu'il me compromît en paroles, mais mon entourage pourrait à bon droit s'étonner des tendres regards dont je le voyais déjà me croquer! Bah! je le devancerai au besoin, réfléchissai-je, ce n'est nullement dans un monde comme celui-ci que les hommes sont à craindre... surtout lorsque son âme chevaleresque saura que la moindre indiscretion me perdrait à jamais dans la célèbre maison Sumène.

(A suivre.)

ERUAL.

